

Monocoque

Christine Palmiéri

Number 86, Fall 2000

Le sport

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14712ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Palmiéri, C. (2000). Monocoque. *Moebius*, (86), 57–60.

CHRISTINE PALMIERI

Monocoque

Le damier tombe, foudroie l'attente. La fureur s'élève.

Les pilotes fracassent l'opacité de la lumière, mordent goulûment la chair du temps.

Attelés jusque dans leur tête. Bouclés dans une coque gigogne tout en tonnerre et en éclair, boule d'air vrombissante. Une seconde coque y est coffrée. En nerfs d'acier et en nylon ceignant un autre gousset, moite et tanné celui-là, une coque de sang, de chair, où se jouent tous les combats du monde, le corps au bord de l'éclatement.

Les pilotes éventrent l'air. Foncent. Retrouvent l'élan de vie qu'ils saisissent et précipitent, avec le cœur, les poumons, l'estomac, tous leurs organes dans un déferlement fulgurant, dans le chaos des sensations.

Ils violent le mur du son. Ses dimensions périlleuses. Le monde et tous ses interdits. Outrepassé.

Ils portent à bout de reins l'espace qui cerne leur vie, prothèse rutilante, calfeutrage du vide, prolongement sensible des tendons, câbles et cordeaux. Une sécrétion mystérieuse, brouillée à leur flot d'adrénaline, sédimente le désir d'une coque. Aller plus loin, plus vite au plus profond d'eux-mêmes. Gastéropodes empressés. violemment, ils se catapultent à reculons dans les limbes du passé enfouis au creux de leur coquille. Retrouver la douleur originelle, l'instant de vie. Archéologues de la seconde ultime, ils fouillent à la hâte l'écart entre le temps et l'espace pour être à l'heure d'eux-mêmes, à l'heure de la machine, à l'heure de leur bestialité commune. Ils affirment leur présence au monde, leur existence, leur poids de chair. Mémoire de l'univers, mémoire de feu que rien n'éteint.

Les pilotes se précipitent dans la lumière. Font voler en éclats leur ombre, à l'ombre même du monde qui n'y voit plus que le feu aveuglant de la violence, d'un jeu où la mort guette à chaque virage la vie dès son berceau projetée dans l'espace et dans le temps, d'un monde qui joue trop vite pour eux.

Les pilotes vont et notre colère les suit dans l'euphorie.

Boulet d'ombre

Coup de gong
l'uppercut frappe l'imaginaire
en strophe de haïku

Le combat évolue en une chorégraphie du dépassement où la poésie du geste vibre dans le recommencement. Dans l'art stratégique de la manipulation, dans le jeu du *dire*, dans la colère du *faire* tomber la résistance. Éprouver l'autre et la terre tout entière dans le spectacle cru d'une vie en lutte avec elle-même. Toute la poésie du corps sort à bout de souffle, de membres déployés, d'yeux exorbités, de muscles luisants érotisant l'âme dans une poésie de l'être là, à bout de bras.

Une poésie d'athlète, du refus de l'exil, du repli du poète qui jongle dans sa tête.

Tous vacillent sous le poids du monde qui cogne leur temple de boxeur, s'abat entre leurs mains de rugbyman, frappe leur bâton de hockeyeur, crispe leur raquette de tennisman, plie leur parole de poète.

Le monde, cloche qui bat, est cette baudruche en cuir,
cette rondelle sèche, cette balle dure, molle,
aérienne, ce boulet d'ombre que l'on se passe de l'un
à l'autre. Colossal jeu de quilles, de vies qui
s'entrechoquent.

Les athlètes attisent nos nerfs, harpistes ils font leurs
gammes, harmonisent la colère sourde des corps
dans cette vie de jeu à quoi nous sommes réduits.

Le front en proue

Une détonation résonne
La foudre s'abat entre leurs jambes.

Cabrés, ventre collé aux reins, ils déploient leurs
muscles divins, effilés, gonflés. Hérissés, ondoiyants.
L'épiderme luisant et chaud. Les coureurs se lancent
à corps perdu sur une piste déjà tracée pour eux.

Le front en proue, ils se précipitent dans la sensualité
d'un corps à corps intime. Ils vont au plus loin
d'eux-mêmes, en ressortent toujours plus vite, se
lancent, êtres de lumière, dans le feu de l'illusion.
Nos pulsions en éveil les accompagnent dans la
démence, dans l'ivresse.

Qui le premier atteint les flammes de la gloire? Le
premier homme, la première femme sortis des
ténèbres de l'univers? Comme eux nous courons vers
ce bout de piste olympienne, où l'arrivée et le départ
se confondent.

Tous en nous-mêmes dans l'ardente passion
consumatrice de la vie, nous courons, nous
repoussons dans la frénésie le vide et le néant.

Mais en dehors et par-dessus tout, ils vivent à pleines
mains, à pleins poumons, ils vivent de tout leur
corps, de tout leur être, cellule par cellule, seconde
par seconde, tous les neurones excités. Jamais l'*homo
sapiens* n'a été plus vivant. Tigre prédateur ou gazelle
fuyante. Corps et âme, ils jouissent de l'instant.
Dans l'enthousiasme ils rivalisent avec Zeus, puisent
leur énergie de l'exaltation glandulaire du corps,
creuset des sensations mystiques, des extases les plus
sublimes. Tout se joue à l'intérieur. L'organisme,
devenu lui-même créateur des transports divins,
éprouve sa propre jubilation dans l'endurance
humaine.